

ROMAN CANADIEN.

No 1.

LUI ET ELLE

Montréal, 18 Août 18..

Je revenais ce soir du magasin où je suis employé, lorsqu'au souvenir de certaines aventures qui me sont arrivées, il me prit la fantaisie de faire un journal de ma vie.

C'est pour cette raison que je suis entré, chez MM. Fabre et Gravel libraires de la rue Notre-Dame et que j'y ai acheté ce cahier sur lequel j'écris.

J'ai vingt-deux ans accomplis.

C'est en l'an de grâce 18.. le 15 juillet, à huit heures quarante deux minutes du soir, que j'entraî en ce monde.

Mon père habitait Montréal quelque part sur la rue Craig. Il était menuisier de son métier et travaillait dur, car lorsque je naquis, huit enfants m'avaient précédé à la table paternelle.

Le brave Pierre Bélanger, comme tous ses amis se plaisaient à nommer mon père, avait donc à nourrir, vêtir, etc., neuf enfants, dont cinq filles et quatre garçons.

Je me rappelle fort bien que mon père tempêtait souvent contre les filles; c'était dit-il, de la mauvaise marchandise; cela coûtait cher pour les habiller, et surtout, elles étaient beaucoup plus difficiles à élever que les garçons.

Fallait voir alors la mère se monter contre les garçons. A l'entendre parler, ce n'était pas une mince affaire que d'élever des enfants du sexe laid.

L' chicane durait des fois passablement longtemps, mais toujours elle se terminait de la même manière. Le père se levait en riant de prendre ma bonne mère par la taille et l'embrassait tendrement, malgré des efforts qu'elle faisait pour l'en empêcher.

Je me suis demandé bien des fois, si en se débattant comme cela, ma mère avait bien réellement l'intention de se débarrasser des embrassades de mon père.

Je ne sais pas si je me suis trompé, mais il me semblait toujours, qu'elle ne déployait pas beaucoup de force et je crois même qu'elle avait le soin d'avancer quelque peu les lèvres pour rendre les baisers que mon père lui donnait.

C'est qu'ils s'aimaient bien tendrement ces bons parents.

A l'âge de vingt-quatre ans, celui qui devait être mon père, travaillait dans un atelier situé sur la rue St Laurent. Au nombre de ses compagnons de travail se trouvait un nommé Joseph Picard. Il pouvait être âgé de vingt-deux ans à peu près. C'était un gentil garçon: sobre, honnête et travaillant.

Pierre Bélanger et Joseph Picard, se lièrent d'amitié, dès la première fois qu'ils se virent.

Picard amena son ami chez lui. Une agréable surprise y attendait mon futur père. Picard avait une

sœur de deux ans plus jeune que lui. Il n'avait jamais parlé d'elle à l'atelier, de sorte que Pierre Bélanger ignorait complètement l'existence de cette jeune fille.

La connaissance se fit promptement, l'amour vint au galop et six mois après sa première visite, Pierre Bélanger épousait Marguerite Picard.

Et ils sont heureux!

Quoique mon père ne fût pas riche, il tenait beaucoup à ce que ses enfants reçussent une certaine dose d'instruction. Ce fut ainsi que, comme mes frères d'ailleurs, je passai quatre ou cinq ans au collège Ste Marie, après avoir appris mon a b c et fait un cours préparatoire, dans une école tenue par une demoiselle Pigeon et qui se trouvait à quelques pas de notre demeure.

Mes sœurs avaient pris leur instruction chez les dames de la Congrégation.

A dix-sept ans je quittais le collège et j'entraî comme commis chez M. X... qui tenait un grand magasin sur la rue Notre-Dame.

J'avais toujours été heureux jusqu'à cette époque. Aimé et choyé par mon père et ma mère et par mes amis, je n'avais pas connu la douleur. Hélas ce beau temps devait finir.

J'aimais beaucoup à m'amuser, et rien ne me faisait plus de plaisir, que ces soirées de famille où l'on fait de la musique et où l'on danse sans trop de cérémonie.

J'écris j'aimais, mais cela ne veut pas dire qu'aujourd'hui je déteste ces amusements; cependant, il m'est arrivé tant de ... désagréments que je me suis quelque peu corrigé de ma gaieté.

Dans une de ces soirées de famille, j'avais la fait connaissance d'une fillette de dix-huit ans, qui m'avait paru tout à fait de mon goût.

Elle était grandette, et passablement jolie.

Blonde, une abondante chevelure tombant librement sur ses épaules, encadrant à merveille, sa figure ronde et blanche. Elle était gaie, mais de cette gaieté franche et crainctive. Elle vous avait une manière de sourire qui vous allait droit au cœur. Et son nom, son nom surtout faisait rêver: elle se nommait Ludovine.

Pourquoi Ludovine de préférence à un autre nom? Je n'ai jamais pu le savoir au juste. Caprice de parain, peut-être.

J'eus l'occasion de danser un quadrille avec elle. Elle dansait bien et était d'une légèreté de plumé.

Quand je dis légèreté, je ne parle pas de l'esprit, car Ludovine était très— comment dirais je?— réservée.

Entre les figures, nous causâmes. De quoi? Dame j'avais vingt ans, elle en avait dix-huit. Propos d'enfants, peut-être, mais j'avoue que ce que nous disions était intéressant.

J'avais connu un de ses frères au collège. Son père était avocat, du bois dont on fait un juge. Il avait pour nom Ovide Laplante, si je me le rappelle bien.

J'étais d'une timidité folle. Elle babillait de choses et d'autres et parfois je risquais un mot. Je la re-

gardais tout bêtement, avec des yeux, mais des yeux.....qui ne lui faisait pas peur, cependant, car elle aussi, me regardait, souriante.....agaçante. Oui, c'est bien agaçante quo je dois dire.

Je sentais quelque chose d'inconnu en moi. Il me semblait que mon cœur battait plus promptement. Pourquoi? je ne le savais pas. Ce ne serait peut-être pas la même chose aujourd'hui.

Le quadrille terminé, nous fûmes nous asseoir tous deux, sur un sofa, et nous continuâmes à causer. C'est-à-dire, que Ludovine parla tout le temps et que moi je l'écoutai.

Un de mes amis—ce devait être un jaloux,—probablement dans le but de me séparer de ma compagne, me demanda de bien vouloir jouer un morceau quelconque sur le piano puis, de chanter quelque jolie romance: comme tu en sais, me dit le misérable!

—Comment, vous êtes musicien, monsieur Bélanger? et vous ne me l'avez pas dit?

Je balbutiai je ne sais trop quelle réponse, déclarant que je ne jouais pas le piano et que je ne chantais pas. Je donnai même à entendre que mon ami voulait simplement se moquer de moi.

Mais, ce dernier déclara nettement que j'avais étudié la musique au collège et que je jouais très-bien.

La première partie de sa phrase était vraie, mais dans la seconde, il forçait la note.

La réunion tout entière se joignit à Ludovine et à mon ami, mais je résistais toujours. Faut dire aussi, qu'il y avait une cinquantaine de personnes dans le salon et que je ne savais trop comment me rendre au piano.

Ludovine, trouva le moyen de mettre un terme à mon hésitation. Elle se leva et m'offrit son bras en disant:

—Monsieur, voudrait-il que je le conduise au piano!

Elle vous avait un air si drôle que je ne pus m'empêcher de rire. J'acceptai son bras et nous nous rendîmes au piano, en riant pour de bon.

Ce que je jouai, je ne m'en rappelle pas. Mais, il parait que j'avais réussi, car il me fallut chanter, puis jouer de nouveau. Et tout le monde avait applaudi si ce n'est Ludovine qui n'avait pas remué un doigt.

Lorsque je revins à ma place, il me sembla qu'elle était pâle. Elle me regardait d'un air curieux. Qu'avait-elle? Je le lui demandai. Elle me répondit:

—Vous êtes musicien, Paul, vous aviez tort de vous faire prier.

Elle avait dit Paul, et ce nom dans sa bouche, m'avait causé une sensation que je ne pouvais m'expliquer.

La soirée se continua dans la danse et la musique. Au moment de partir, j'osai lui demander la permission de l'accompagner.

—Oh! oui, dit-elle, avec plaisir. Et nous partîmes, elle s'appuyant avec abandon sur mon bras.

Derrière nous venait sa sœur, plus âgée qu'elle de quatre ans, accompagnée de son frère.

(A continuer.)

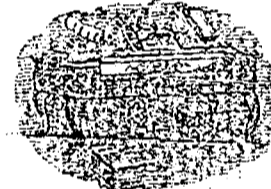
PHARMACIE DU PEUPLE,
—COIN DES RUES ST JOSEPH ET DE L'ÉGLISE—
QUEBEC,
Giguère & Larue,
CHIMISTES LICENCIÉS EN PHARMACIE.
PROPRIÉTAIRES.

Assortiment complet d'articles de toilette. Parfumerie.
Importations directes des meilleurs produits français et américains.
N. B. — Laboratoire de prescriptions "sous le contrôle immédiat" de deux licenciés en pharmacie.

Telephone 382.

GERVAIS & HUDON
IMPORTATEURS D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
DE FRANCE D'ALLEMAGNE ET DES
ÉTATS-UNIS.

Aussi: Instruments de fabriques canadiennes,
TELS QUE LES CÉLÈBRES PIANOS:
Heintzman et Cie,
Wm Bell Cie,
Mason et Irish,
Dominion et Cie, Etc.



ORGUES ET HARMONIUMS.
William Bell et Cie,
Dominion et Cie,
Thomas et Cie,
Schiedmayer, Etc.

Les dernières publications musicales reçues chaque semaine.
MACHINES À COUDRE
NEW WILLIAMS, et DAVIS, à entraînement vertical.

— AUSSI:—
Coffres de Sûreté (Safes)
Vitrines (show cases)

219, Rue St Joseph, St Roch, Québec
Telephone Boite 278.

Dr Ed. MORIN & CIE.
PHARMACIENS
EN GROS ET EN DETAIL.
314 RUE ST-JEAN
—ET—
32-34 RUE ST-PIERRE

—O.—
Essayez les Pilules Anti-Bilieuses du Dr Morin (purement végétales) contre les affections du foie, maux de tête, constipations, etc. Essayez le Vin au Quinquina Ferrugineux du Dr Morin tonique reconstituant.
Essayez le Vin au Créosote de Hêtre du Dr Morin contre la toux, bronchite, phthisie.
Essayez le spécifique du Dr Morin contre la dyspepsie.
Essayez le Sirop Gomme d'Épinette Tolu, et Sassafras du Dr Morin, contre la toux opiniâtre et l'enrouement.
Essayez le Sirop Calmant des enfants, contre la perte de sommeil, excitation nerveuse, colique et la douleur de la dentition.
Essayez le Anti-Coryza contre le rhume de cerveau.
Essayez les Pastilles à la Santonine contre les vers intestinaux.
Essayez les Pastilles au Chlorate de Potasse contre les affections de la gorge.

DEPOT GENERAL
DES MÉDECINES FRANÇAISES.
—Graines de toutes sortes—

Le GODENDARD est imprimé et publié par M. J. F. MORISSETTE, 65 rue George à Sorel.